

DIA AL-AZZAWI, ou Dessiner

**ESPACE CLAUDE LEMAND, PARIS.
DU 2 MAI AU 29 JUIN 2013.**

Artiste des Poètes, Dia Al-Azzawi.



Bilad al-Sawad. 2010-2011, acrylique sur papier sur toile, 340 x 760 cm.
Courtesy galerie Claude Lemand, Paris.

Dia Al-Azzawi est représenté par la galerie Claude Lemand, Paris.

La révolte DES FORMES

PAR PASCAL AMEL



L'œuvre prolifique de Dia Al-Azzawi s'exprime à travers divers médiums. Le dessin, toutefois (ainsi que sa fréquentation assidue de la poésie arabe et son indignation envers les tragédies du Proche-Orient), y occupe une place privilégiée : c'est le plus souvent sous forme de croquis puis sous des formes plus élaborées que l'artiste transcrit ce qu'il perçoit de la réalité.

Figure éminente de la modernité arabe, qu'il a largement contribué à définir, peintre lettré, sculpteur, dessinateur et graveur, Dia Al-Azzawi a toujours fortement revendiqué l'héritage des civilisations arabes et l'inscription de sa pratique dans l'actualité artistique contemporaine.

Né en 1939 à Bagdad où il se passionne, en tant qu'archéologue, pour les arts de l'Islam et la richesse du patrimoine de la Mésopotamie. Depuis plus de trente-cinq ans il vit à Londres, où, à travers ses contacts permanents avec les peintres et les poètes des principales capitales du monde arabe, son engagement lucide et humaniste – ses prises de position théoriques et esthétiques, sa conscience aiguë des tragédies de l'Histoire qui endeuillent trop souvent cette région du monde (la Palestine, les guerres de l'Irak, etc.) –, il a patiemment créé une œuvre singulière mi-figurative mi-abstraite, à la fois référentielle et ornementale, expressive et ouverte qui est autant de l'ordre de l'optique que de l'haptique – l'œil et le toucher, l'unité de la pensée, de la sensation et de la vision.

Au su de l'actuel jaillissement des artistes contemporains arabes – l'élargissement du regard à la planète étant le fait majeur de cette première décennie du XXI^e siècle dans le champ artistique –, nul doute que la place de l'œuvre de Dia Al-Azzawi va devenir effective dans les musées d'art moderne du monde entier ; comme toujours, ce qui advient dans le présent nous oblige à relire le passé.

Le peintre a consacré une série de dessins, en 1987, à *L'Épopée de Gilgamesh*. Rappelons que ce prodigieux récit légendaire de la Mésopotamie est l'une des œuvres littéraires les plus anciennes de l'humanité, la première version complète connue ayant été rédigée en akkadien dans la Babylonie du XVIII^e siècle avant J.-C. ; elle s'inspire de plusieurs traditions mythiques orales, en particulier sumériennes, composées vers la fin du III^e millénaire. Gravée avec un stylet en roseau sur des tablettes d'argile le plus souvent subdivisées en cases, l'écriture cunéiforme, la première de l'humanité avec celle des hiéroglyphes égyptiens, juxtapose des pictogrammes « figuratifs » symbolisant des objets et des signes schématiques « abstraits » constitués de traits en forme de « coins » ou de « clous » transcrivant un son (plus précisément une syllabe). Incisions, signes, pictogrammes, symboles : ce sont les éléments de base du vocabulaire formel de son œuvre graphique qu'il libère, du sens littéral bien entendu, pour un équivalent visuel poétique captant la résonance sensible – en lui : corps et esprit – des extraits de l'épopée sumérienne qu'il a choisi de nous révéler. Le cheval, le taureau, l'œil, les corps sexués, les trajets sensoriels et émotionnels, d'une figure esquissée à l'autre, que concrétise l'enchevêtrement ornemental des empreintes et des diagrammes, des lignes et des couleurs, le surgissement dynamique de la profondeur vers la surface caractérisé par le passage de la bidimensionnalité de la feuille de dessin à une tridimensionnalité virtuelle,

le legs du passé comme mémoire libre persistante et expansion perpétuelle, s'unissent au bénéfice d'une nouvelle expressivité du présent.

Une autre série de dessins – datée de 1978 – est consacrée aux *Mu'allaqat*, des odes préislamiques qui, du VI^e au VII^e siècle, lors de joutes oratoires où rivalisaient les plus grands poètes des diverses tribus de la péninsule arabique, auraient été « suspendues » à la Ka'ba de La Mecque. La petite dizaine de pièces illustres – *qasida* – que la tradition arabe a conservée fait l'éloge du protecteur, exalte la bravoure, fustige l'ennemi, évoque nostalgiquement la beauté de la bien-aimée, chante l'ivresse, l'étendue du désert, l'au-delà inaccessible... Homme de mots épris de poésie et d'absolu, Dia Al-Azzawi calligraphie en noir, plus rarement en rouge, des vers arabes qu'il dispose sur la page blanche utilisée pareillement à une partition ou à une bannière. Simultanément, il fait surgir des blocs verticaux de symboles abstraits et de figures vivantes évocatrices – eux aussi noirs – qui, bien que ne l'illustrant pas, correspondent à la densité sonore et visuelle de l'ode : ce qui importe, ce sont les relations harmoniques ou au contraire discordantes apportant le poids et le vide nécessaires à la composition spatiale que génère la confrontation ou l'imbrication du texte et de l'image : « ce qui est présent ici, ce ne sont ni les mots, ni le temps ancien qui contient ces poèmes, mais plutôt l'accumulation des lettres et la succession des symboles sur une seule voie. La poésie n'est pas seulement symbole ou langue. C'est la capacité d'imaginer et de se remémorer en fonction de la puissance de cette faculté et de l'étendue des significations qu'elle est capable de s'approprier » écrit l'artiste dans l'un de ses textes critiques. L'accumulation – voire la compression – de la graphie arabe et des éléments figuratifs et abstraits restitue les sensations et les affects que la profération du poème a engendrés, comme si la main n'était pas seulement le prolongement de l'œil mais le sismographe sensible du corps tout entier, en proie à sa propre pulsion, à sa propre mémoire. L'architectonique – le cheminement épousant les accidents du terrain mental – est d'autant plus abrupte qu'elle entend suggérer l'illimité produit par l'imaginaire des formes et la rêverie provoquée par la lecture ou l'écoute du texte : par sa pratique exigeante, le dessin noir et blanc puise à la source originelle de l'inscription et de la trace, dit – ou dicte – l'essentiel de l'être.

Dans une autre série plus tardive – l'hommage à Al-Mutanabbî, le célébrissime auteur du *Livre des sabres* – que le peintre a entreprise en 1996, la verticalité fait place à l'horizontalité : le bloc s'aère, se dilate, les lignes tracées à l'encre de Chine sur la feuille blanche créent un corps organique infiniment vivant avec ses intervalles et ses graduations, ses ruptures et ses reprises, ses connexions et ses passages que surplombent les deux hémistiches du vers arabe calligraphiés en noir ou en rouge comme dans les manuscrits arabo-islamiques. Les sentences



Gilgamesh 3. 1987, technique mixte sur papier, 160 x 120 cm. |
Courtesy galerie Claude Lemand, Paris.

tirées de l'épopée autobiographique exaltante et exaltée d'Al-Mutanabbî, rédigée au X^e siècle entre Bagdad, Alep et Le Caire, sont autant de formules étonnamment contemporaines prônant l'esprit de

révolte et l'affirmation de soi : « J'ai préféré l'exil puisque nul n'est supérieur à moi, et que mon seul juge est mon créateur », « Le temps est le seul assassin de l'homme », « Je ne cherche pas à m'établir





Bilad Al-Sawad Triptyque.

1994-1995, technique mixte sur papier marouflé sur toile, 328 x 456 cm.

Courtesy galerie Claude Lemand, Paris.



| *Al-Mutanabbî*. 1996, encre de Chine sur papier, 57 x 76 cm.
 | Courtesy galerie Claude Lemand, Paris.

sur une terre ni à la quitter définitivement ; toujours inquiet, je suis assis sur les vents que j'oriente au sud ou à l'ouest. » Nul doute que la geste de l'illustre poète errant à l'âpre lyrisme et à la langue tour à tour glorificatrice et pourfendeuse a durablement résonné dans l'imaginaire de Dia Al-Azzawi, homme de convictions et de haute exigence.

La guerre du Golfe (1990-1991) atteint l'artiste de plein fouet. Lui qui n'a pas revu l'Irak depuis son exil à Londres voit, comme tout un chacun, par le biais des images d'actualité, le feu et le sang se déverser à l'aveugle sur les vivants et les morts, les amis encore chers à son cœur et le patrimoine de la Mésopotamie, les victimes civiles et ce qui demeure l'une des contrées historiques de la civilisation arabe avec sa cité phare Bagdad. Tout d'abord, Dia Al-Azzawi esquisse sur des cahiers de dessins différents croquis empreints d'une atmosphère suffocante : c'est la genèse de sa série intitulée *Bilad Al-Sawad* – « le pays de la terre brûlée » –, le pays de la malédiction du pétrole quand ce dernier déchaîne les appétits les plus féroces. En 1993, le peintre à la conscience blessée dessine au fusain noir une série de visages schématiques en gros plan où le blanc de la compassion le dispute aux ténèbres de la détresse. L'émotion est omniprésente : les faces pleurent, les bouches ouvertes hurlent, les deux mains masquent les yeux démesurément obscurs... Puis, sans doute songe-t-il à cet autre massacre de masse venu du

ciel que fut Guernica, sans doute songe-t-il à la seule arme à la fois dérisoire face à la barbarie armée et cependant précieuse pour l'esprit puisqu'elle est affirmation de l'humain au sein de l'inhumanité qu'est le chef-d'œuvre de Picasso. Durant cette dernière décennie, il crée plusieurs toiles en noir et blanc où s'érige la silhouette d'un homme – « l'irréductible humain » – de la conflagration d'un paysage à la fois physique et mental, où s'interpénètrent les forces obscures de la mort et les forces dynamiques de la vie. Puis, très récemment, il y a deux ans, l'artiste peint un superbe polyptyque de 320 x 760 cm dont les dimensions rappellent les fresques en bas-relief du palais des rois Sargon – à Khorsabad, où vivaient les anciens monarques de l'Assyrie – qui, pour le spectateur, sont autant de l'ordre du regard que de celui de la perception corporelle. Malgré le thème funèbre que Dia Al-Azzawi a choisi d'évoquer, les fragments de corps – les contours des têtes, des jambes, des pieds, des mains –, les silhouettes architecturées et les visages schématiquement représentés issus des ténèbres structurées en autant de pans géométriques se chevauchent et se superposent dans une liberté expressive devenue aérienne. Tout est hymne à la liberté et chant de vie. Tout est révolte et donation. ■

Ci-contre : *Al-Mu'allaqat 7*. 1978, encre de Chine sur papier, 92 x 64 cm.
 Courtesy galerie Claude Lemand, Paris.



DIA AL-AZZAWI EN QUELQUES LIGNES

Né en 1939 à Bagdad, il vit à Londres depuis 1976. Il est une figure incontournable de l'art moderne arabe, tant sur le plan de son œuvre souvent engagée que pour l'action qu'il a menée durant plusieurs décennies pour la reconnaissance des artistes arabes à travers la création de revues et l'organisation d'expositions. Ses œuvres (peintures, sculptures, dessins, lithographies, livres d'artistes avec les poètes arabes, écrits théoriques) sont présentes dans de très nombreuses collections, dont le Mathaf de Doha, la Collection Gulbekian de Barcelone, l'Institut du monde arabe à Paris, le Victoria & Albert Museum et la Tate Modern à Londres.